

Le Faux en Peinture

Les empreintes digitales serviront à l'avenir de critérium de vérité dans les contestations futures sur l'authenticité des tableaux des grands maîtres. Des artistes et savants américains, reprenant un travail déjà entrepris en Europe, ont inventé une sorte d'appareil photographique qui permet de relever sur un vieux tableau les empreintes digitales du maître qui est censé l'avoir fait.

On a cherché longtemps le moyen de déterminer l'authenticité d'un vieux tableau; personne ne l'ayant trouvé, c'est ce qui explique que tant de faux aient couvert les musées et ornent encore les galeries privées et jusqu'aux musées les plus célèbres. Les faussaires en ce genre étant si adroits, il est devenu aussi difficile de savoir si une peinture est véritablement du peintre auquel on l'attribue qu'un meuble de l'époque qui lui est assigné.

Grâce à cet instrument nouveau, on peut relever les empreintes digitales de l'artiste sur la peinture détachée et les comparer avec celles relevées sur un tableau du même artiste. Tableau que l'on sait authentique. Si les empreintes sont les mêmes, l'œuvre en observation est jugée authentique; sinon, elle est rejetée comme intrinsèque qu'elle peut avoir comme excellente copie. On forge une signature; il est physiquement impossible de forger des empreintes digitales.

T. Pearson, de New-York, est certain de posséder dans sa galerie de tableaux un carton authentique de Léonard de Vinci, le carton, c'est-à-dire une épreuve.

Léonard de Vinci, le plus grand génie de l'humanité peut-être, l'homme qui fut à la fois peintre, sculpteur, architecte, physicien, chimiste, ingénieur, musicien, poète, l'homme auquel rien d'humain n'était étranger, peignait de la main gauche et se servait habituellement du pouce pour étendre ses couleurs. L'étude de ce qui reste de ses œuvres démontre qu'il rêvait fréquemment ses ombres avec un long et rapide mouvement du pouce droit.

Et dans le cas de Léonard de Vinci, ces recherches sont particulièrement faciles à mener à bonne fin, parce que ses empreintes digitales, en forme d'arcs, se retrouvent chez cinquante personnes sur cent. Il fut le seul peintre de son temps (1452-1519) à les avoir.

Une autre preuve démontre irréfutablement que Léonard se servait de son pouce pour peindre; le témoignage de Morelli, contemporain de Léonard, qui, en 1510, écrivait à ses élèves que le grand maître florentin usait de ce procédé. A quelqu'un qui lui demandait pourquoi il ne signait jamais ses tableaux Léonard de Vinci aurait répondu: "Mes empreintes le couvrent tout entier, pourquoi le signer?"

Comme conclusion si vous mettez la main sur un Léonard de Vinci, ou sur l'œuvre de quelque autre grand maître, prenez la précaution, avant de verser les quelques milliers de dollars que cela vous coûtera certainement, de le faire certifier avec l'expert dont nous venons de vous parler.

PIGEONS VOYAGEURS DETRUITES

On sait qu'au rôle de la commission supérieure française des dommages de guerre, siégeant au Conseil d'Etat, avait été porté un recours du ministre des régions libérées contre un jugement du tribunal des dommages de guerre de Lille, rendu au profit d'un sinistré du Nord dont les pigeons-voyageurs avaient été détruits par les Allemands.

L'Etat soutenait que ces pigeons devaient être remboursés seulement à la valeur de la perte subie, c'est-à-dire à la valeur au 30 juin 1914.

La commission supérieure n'a pas été de cet avis. Confirmant le jugement du tribunal des dommages de guerre de Lille, elle a décidé que les pigeons-voyageurs doivent être, par application de la loi du 17 avril 1919, considérés comme "immeubles par destination." Par conséquent, l'indemnité doit comprendre le montant de la perte subie, évalué à la veille de la mobilisation, et celui des frais supplémentaires nécessaires pour leur reconstruction.

En d'autres termes, l'Etat devra dédommager les propriétaires dont les pigeons-voyageurs ont été détruits, en leur remboursant la valeur qu'ils avaient au 30 juin 1914, plus les frais supplémentaires, de façon que le total représente la valeur de remplacement.

Le Diamant de l'Impératrice Zita

On a dernièrement annoncé que l'impératrice Zita aurait l'intention de vendre un diamant célèbre dénommé le "Florentin", qui aurait fait partie de la couronne autrichienne; et que ce joyau ne serait autre que celui qu'un soldat trouva sur le cadavre de Charles-les-Téméraires en janvier 1477, après la bataille de Nancy.

"Voilà donc du nouveau, écrit un de nos confrères parisiens. J'ai toujours oui dire—et vous aussi, sans doute—que le diamant trouvé sur Charles-les-Téméraires s'appelait le "Sancy."

"Des mains du soldat qui l'avait découvert, il passa dans celles d'un curé qui l'acheta un écu et le revendit trois ducats à un marchand, lequel le céda, on ne sait à quel prix, au duc de Florence. (Est-ce pour cela qu'on l'appellerait aujourd'hui le "Florentin"?)

"Ce prince ne rida que peu de temps. Don Antonio, roi de Portugal, le lui acheta. Mais, chassé de ses Etats, il ne put le garder et le vendit à l'un des meilleurs scribes de Henri IV, Nicolas de Harlay, sieur de Sancy.

"C'est depuis cette époque que ce diamant s'appela le Sancy. "En 1604, Nicolas de Harlay le vendit à Jacques Ier d'Angleterre, Henriette de France, lors de la révolution anglaise, l'emporta avec elle. En 1665, il passa au duc d'Esperon, puis, deux ans plus tard, entre les mains de Mazarin, qui le légua à Louis XIV avec dix-sept autres diamants.

"A la Révolution, le "Sancy" est volé avec le "Régent" et tous les autres joyaux de la couronne. On retrouve le "Régent"; mais on ne retrouve pas le "Sancy." Quelques années plus tard, on apprend qu'il est en Espagne parmi les joyaux de Godol, prince de la Paix... La France négocie de réclamer son bien. Des mains du ministre, le diamant passe dans celles du roi d'Espagne, qui le vend pour les besoins de la guerre. En 1829, le "Sancy" devient la propriété du prince Demidoff, grand veneur de l'empereur de Russie.

"Depuis lors, on le perd de vue. S'il est vrai que le "Florentin" et lui ne font qu'un, comment est-il venu à la couronne autrichienne?"

"L'Italie, dit-on, prétendait avoir des droits à sa possession... Eh bien, et la France?"

LE BON MARCHÉ

En Angleterre, les malfaiteurs redoutent le chat à neuf queues. En Hongrie, c'est un furet, proche parent, du chat, qui punit certains délinquants.

Un mercanti, qui exagérait, se vit récemment condamné, dans une petite ville honnoise, à recevoir quarante coups du redoutable furet. Par métier, notre homme savait que tout se négocie. Il conclut donc un marché avec l'exécuteur local des hautes œuvres. Pour chaque coup frappé légèrement, le délégué de Thémis recevrait une somme de tant. La victime s'engageait à agir comme si on lui arrachait l'âme, afin que son supplice ne fut point accusé de mollesse dans l'exécution.

Le marché fut tenu, les trente-neuf premiers coups tombèrent avec une négligence douce. Mais le quarantième, par contre, fut appliqué si vigoureusement que le patient burla sans le moindre faux-semblant. — Pourquoi avoir agi ainsi? demanda-t-il en larmes, tandis que l'exécuteur le défilait. — Juste pour vous montrer quel bon marché vous avez fait! répondit le subtil bourreau.

Le premier almanach canadien fut publié à Montréal en 1778 par Joseph Fleury Mesplets et Charles Berger.

LE PREMIER JOUR A L'ECOLE



Environ 40.000 enfants se sont fait inscrire dans les écoles publiques lundi dernier au commencement de la saison scolaire de 1923-1924. L'année dernière à la même époque il y en avait approximativement 31.900. La Nouvelle-Orléans a 22 écoles publiques, avec 1600 institutrices. La plus récente est celle d'Audubon, à l'encroisement des rues Broadway et Irma. L'école Washington, avenue St. Charles près de la rue Pavline, doit ouvrir ses portes le 2 Octobre. Les constructeurs n'ont pas eu le temps de la terminer pour l'ouverture lundi.



La Bonne Cuisine

Votre confiture ne moisira pas si vous avez bien soin de couper des rondelles de papier de soie—selon la grandeur du pot évidemment—que vous sauciez ensuite dans le vinaigre, à défaut de Kirsh; renouvelez ensuite votre confiture de cette feuille et fermez le pot.

Thé à la glace.—Le thé à la glace se fait longtemps d'avance. Faites-le alors plus fort et plus sucré que d'habitude. Passez-le dans un pot en verre ou une cruche et mettez-le en attendant de le servir, à la glacière.

On le boit dans les verres, sans crème. Une boîze garni un plateau de feuilles de vigne sur lesquelles vous étendez votre glace cassée par petits morceaux. Pour faire du thé à la glace on se sert du thé noir ou vert; on peut même faire un mélange des deux. Pour donner un bon goût à votre thé, aromatisez-le d'une ou deux rondelles de citron, d'un peu de son jus avec quelques petits morceaux de glace.

Crêpes avec fleurs de sureau.—Prenez plusieurs branches de fleurs de sureau et lavez-les en entier. Faites ensuite cuire au four dans votre poêle, une grosse crêpe. Lorsqu'elle sera à peu près cuite à moitié sur un côté, enfoncez une touffe de fleurs de sureau directement dans la pâte, que vous laisserez fermer par dessus, et vous continuerez à faire cuire avec la courte tige mise en saillie. Tournez la crêpe comme d'habitude et lorsqu'elle sera cuite, levez-la par la tige qui sort. Les fleurs donnent au gâteau un curieux goût délicat et peu habituel.

Meringues ordinaires.—Fouetter 4 blancs d'œufs jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à leur plus extrême point de fermeté. Faire tomber dedans, en pluie, une demi livre de sucre en poudre. Manger à la spatule très légèrement pour laisser aux blancs toute leur légèreté. Nota. Les proportions de blancs d'œufs varient pour la meringue, et on peut aller jusqu'à 12 blancs pour 1 livre. Observer que plus la meringue est légère, plus la température du four doit être basse. Cette pâte doit sécher plutôt que cuire.

Soufflé de chicorée.—Prendre environ une demi-livre de chicorée hachée; la passer au tamis. La lier ensuite avec 3 jaunes d'œufs et lui ajouter 2 onces de Parmesan râpé et 3 blancs fouettés en neige bien ferme. Dresser en timbale beurrée; saupoudrer la surface de Parmesan râpé et cuire au four.

LES PELERINS A CONSTANTINOPLE

Constantinople. — Le pèlerinage national en Terre Sainte, organisé par les Pères de l'Assomption et présidé par Mgr Baudrillard, a passé deux jours à Constantinople. Les pèlerins ont visité les principaux monuments, l'antique Sophie et l'Hippodrome. Ils ont fait une magnifique excursion sur le Bosphore.

Le séjour à Constantinople de Mgr Baudrillard a suscité un très grand intérêt. Le prélat a reçu un accueil empreint de la part des autorités et des communautés françaises. Le paquebot Sphinx part aujourd'hui à onze heures pour Smyrne.

L'Esprit des Muscles

De M. Georges Trombert, dans la Grande Revue.

Chaque âge a ses plaisirs. Chaque époque a ses mœurs. Les mœurs de notre temps donnent au sport une très large place. Certains s'en plaignent; au nom de la culture intellectuelle, ils déplorent l'essor de la culture physique.

Il fut un temps où les hôtes privilégiés du monde de la pensée, pour se parer des intellectuels, puisque ce mot tend vers le péjoratif, repoussaient, comme indigne de leur attention, tout exploit physique.

Un autre temps viendra, peut-être, où nul ne pourra se faire admettre à l'institut si son tour de taille est plus important que le diamètre de son thorax et où les candidats à l'agrégation devront, avant tout examen, se soumettre à l'épreuve éliminatoire du spiromètre.

Ne souhaitons pas que le temps passé revienne, ni que cet avenir hypothétique précipite sa marche à notre rencontre. Il est fou de prétendre que le développement physique nuise à la culture intellectuelle et dire que le muscle a le pas sur l'esprit, est proprement déraisonner.

Nous voulons montrer que, sans la pensée qui le guide, le muscle ne saurait produire que de stériles efforts, et nous disons aussi que l'exercice, en dehors d'avantages hygiéniques bien connus, peut avoir une influence sur l'âme, même d'un savant.

On peut classer les sports d'après la part que la pensée occupe dans la technique de chacun d'eux. Il n'en est point où cette part soit nulle ou négligeable. Dans certains, elle se prépondère. Nous les appelons les sports intelligents. Mais qu'on ne nous fasse point dire que les autres soient stupides. Stupide veut dire inutile et laid. Le sport n'est jamais complètement inutile et il a toujours, pour le moins, la beauté d'être un effort.

Notre classification, différente de celle adoptée dans les milieux sportifs, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit meilleure, s'appuiera sur la nature de l'obstacle à vaincre. L'obstacle peut être un homme qui pense; tel est le cas des jeux sportifs et des sports de combat.

Il peut être un animal qui réagit par ses instincts; comme dans l'équitation, la tauromachie, la chasse et la pêche.

D'autres fois, l'homme de sport lutte contre les forces de la nature, gravité ou inertie. Il en est ainsi dans l'aviation, le cyclisme, les poids et haltères, la course, le saut, l'alpinisme, la natation, etc.

Enfin dans la culture physique, l'homme lutte contre sa propre anatomie.

Il convient de dire, dès à présent — et c'est pourquoi nous avons avancé d'avance que notre classification n'est pas un classement — que l'effort intellectuel à la valeur de l'obstacle. Nous allons en trouver un exemple, dès le premier paragraphe, celui que nous consacrerons aux sports de combat.

En gagnant le match où il abat son adversaire du premier coup de poing, un boxeur réalise un effort

intellectuel évidemment moindre que l'écuyer qui a dressé son cheval à galoper à reculons. Il convient, ici comme ailleurs, de faire la part des contingences.

La boxe — et c'est fort malheureux — ne consiste pas seulement à toucher son adversaire. Elle exige une endurance physique qui handicape lourdement le penseur. C'est pourquoi elle ne saurait donner aux esprits délicats une satisfaction complète, en tant que spectacle.

Mais tel n'est pas le cas pour la masse humaine et les ennemis de la boxe ont beau jeu à dire que le public habituel se plaît à la violence et se réjouit à la vue du sang. Cela n'est pas exact.

La boxe plaît pour deux raisons: la première est l'admiration pour le courage physique; la seconde, l'attrait des sanctions matérielles. Le succès des spectacles sportifs est en proportion de la clarté et de l'évidente des résultats. La boxe, sous ce rapport, est privilégiée. Lorsqu'un combattant tombe et reste dix secondes à terre sans pouvoir se relever, les spectateurs n'ont pas besoin du jugement d'un arbitre pour connaître le nom du vainqueur.

RESURRECTION D'UNE VILLE

Au-dessus des rives du Mouzon, non loin de Neufchâteau, (Vosges) se dresse un piton isolé de 500 mètres, que couronnaient jadis une des plus formidables citadelles de la Lorraine; la ville fortifiée de la Mothe, dont les tours, les donjons et les poivrières se profilèrent là sur le ciel depuis la fin du quatorzième siècle. Cette citadelle fut en butte à la haine tenace de Richelieu et sa destruction fut, toute sa vie durant, l'idée fixe du cardinal. Le premier ministre de Louis XIII mourut cependant sans avoir pu réaliser son rêve, mais il avait instamment demandé dans son testament que la Mothe fût réduite en cendre. C'est Mazarin, continuant la politique de son prédécesseur, qui fit entièrement raser à coups de mine en 1645 ce redoutable bastion du duché de Lorraine.

Voici qu'aujourd'hui un groupe de fidèles lotharingistes, soutenus par les sénateurs et députés de la région de l'Est, par les sociétés d'archéologie de Chaumont et de Nancy, par les sociétés des lettres, des sciences et des arts de Saint-Dizier et de Bar-le-Duc, par la Société d'émulation des Vosges, a entrepris avec ardeur et confiance de ressusciter la ville morte.

Des travaux ont déjà été exécutés et les fouilles ont donné d'heureux résultats. Toutes les ruines pavées et intactes ont été remises au jour; d'anciennes portes voûtées et crénelées ont été dégagées, les emplacements des églises paroissiales et collégiales et plusieurs sépultures ont été découvertes.

CARRIERE DE FEMME

La seule carrière de la femme; c'est le mariage et la maternité. Tenir sa maison comme sa maman tenait la sienne — rendre tout le monde heureux autour d'elle. — Être femme, mère, guide, amie, conseillère, cuisinière, femme d'affaires et amante.

Les Oiseaux Utiles à l'Agriculture

M. Gheusi, dans une charmante boutade parue dans un des derniers numéros du Figaro, a, avec beaucoup d'humour, et bon sans quelque ironie, tranché la question du pivert, sur l'utilité duquel les savants continuent à discuter avec les forestiers, les uns et les autres envisageant l'affaire à leur point de vue particulier.

M. Oustalet, le regretté professeur d'ornithologie au Muséum, l'un des véritables savants connaissant bien les oiseaux parce qu'il savait se renseigner auprès de ceux qui les observent ailleurs que dans les livres de leur bibliothèque, en était arrivé à cette conclusion qu'il n'existe pas d'oiseaux absolument utiles ni absolument nuisibles. Chaque espèce a été créée pour maintenir l'équilibre dans la nature, abstraction faite des besoins de l'humanité, entre la surproduction des êtres et la trop grande multiplication des choses, comme celle de certaines plantes ou de certains arbres, surproduction et multiplication outrée pouvant compromettre cet équilibre naturel qu'on seul modifié les conditions actuelles de la civilisation.

Prenez pour exemple le pivert ou pievert. Dans l'ordre naturel, comme tous les êtres animés, il est exclusivement utile. Il est destiné à détruire certains insectes qui attaquent les arbres et feraient disparaître les forêts si, lui et d'autres agents, ne venaient en limiter le nombre. Mais la présence de l'homme civilisé et les besoins de l'humanité ont quelque peu modifié son rôle. On peut, à l'aide de la science, protéger les arbres contre les invasions de certains insectes, puis plusieurs des insectes que détruit le pivert sont devenus utiles. En cherchant les insectes, en attaquant, de son bec taillé en coin, les troncs d'arbres qu'il a commencés à tancer, les insectes, cet oiseau est utile parce qu'il détruit ces insectes, mais il est nuisible en ce qu'il aggrave parfois le tort qu'ils causent à l'arbre. Les piverts vort agrandissent le trou fait par les parasites du bois, et si le charpentier du pied des Cévennes peut se réjouir de voir le pivert détruire les contrevents des fermes, le marchand de bois, lui, se désespère de le voir détériorer les troncs des arbres destinés à confectionner les planches appelées à remplacer celles des volets avariés. Le pievert se nourrit aussi de fourmis, il défonce les fourmilières et le faisandier de se désoler parce qu'il fait disparaître les œufs de fourmis indispensables à l'élevage de ses faisandeaux.

Mais tel n'est pas le cas pour la masse humaine et les ennemis de la boxe ont beau jeu à dire que le public habituel se plaît à la violence et se réjouit à la vue du sang. Cela n'est pas exact.

La boxe plaît pour deux raisons: la première est l'admiration pour le courage physique; la seconde, l'attrait des sanctions matérielles. Le succès des spectacles sportifs est en proportion de la clarté et de l'évidente des résultats. La boxe, sous ce rapport, est privilégiée. Lorsqu'un combattant tombe et reste dix secondes à terre sans pouvoir se relever, les spectateurs n'ont pas besoin du jugement d'un arbitre pour connaître le nom du vainqueur.

On parle de remanier la convention internationale de 1902 relative à la protection des oiseaux utiles à l'agriculture. Je demande que parmi ceux qui représentent la France à la Conférence internationale chargée de classer les oiseaux en espèces utiles ou en espèces nuisibles, on délègue, à côté de savants de cabinet, tout au moins un agriculteur. La science n'y perd rien, l'autorité de la Conférence y gagnera beaucoup.

— Louis Tenier.

On sait que Shakespeare, enrichi par le théâtre, releva la fin de sa vie à Stratford. Redevint-il alors un époux modèle? Cela ne paraît guère vraisemblable. "Nous l'imagination plus heureuse," dit M. Legouis dans la remarquable préface aux Pages choisies de Shakespeare qu'il a publiées chez Colin — dans la maison de Susannah, mariée au médecin John Hall, qui avait donné au poète une petite-fille. Mais il est à craindre que Shakespeare ne se soit pas trouvé en parfaite communion de pensée avec son genre, lequel inclinait manifestement au puritanisme." De toute façon, le testament de Shakespeare de Susannah. "Il ne légua que sa femme, dit M. Legouis, que "le second million lit," réduisant ainsi son douaire à la portion strictement nécessaire." Encore ajoute-t-il ce don en interligne et comme si l'idée ne lui était venue qu'au dernier moment (ainsi il inscrit en interligne le don de "trois petits tapis de deuil" à trois "camarades") qui doivent assister à ses funérailles." Dans le livre si intéressant sur "Shakespeare, sa famille et ses amis," qu'en 1904 l'éditeur Murray a publié à Londres, ouvrage auquel je suis redevable de plusieurs détails curieux, M. Charles Elton s'efforce d'exposer Shakespeare en disant que, vraisemblablement, la femme du poète fut presque toute sa vie impotente et incapable d'administrer elle-même ses affaires. Libre à nous de nous la représenter sous cet aspect ou encore, reliant l'œuvre de Shakespeare, de voir en Anne Hathaway une mégère que son mari désespéra de pouvoir jamais apprivoiser. — Charles Chassé.

REPOSEZ-VOUS A LORD BIRKENHEAD New-York. M. Henry Brockbridge, qui fut secrétaire-adjoint au Département de la guerre sous la présidence de M. Wilson, a écrit une lettre à M. John Dixie, président de l'Association des avocats américains, pour protester contre les critiques que lord Birkenhead a faites récemment au sujet de la politique de l'ex-président Wilson, dans un discours prononcé à Williamstown.

Dans cette lettre, M. Brockbridge exprime le regret que lord Birkenhead ait été invité à prendre la parole devant l'Association des membres du barreau et suggère qu'il n'aurait pas été nécessaire que cette personnalité prenne la parole, on eût dû l'avertir que les sergents à l'adresse de M. Wilson ne sont pas à la convenance du peuple américain.

D'aucuns prétendent qu'un voyage trop souvent plus pour contenter sa vanité que pour satisfaire sa curiosité. Il importe toutefois de voyager pour se renseigner et s'instruire.

La Veuve de Shakespeare

Nous lisons dans le Figaro. Tout près de la tombe de Shakespeare, à Stratford-sur-Avon, se trouve celle de sa femme, qui porte l'inscription suivante, placée là par les soins de Susannah, la fille aînée du poète: "C'est enterré le corps d'Anne, femme de William Shakespeare, laquelle a quitté cette vie le sixième jour d'août 1623 à l'âge de 67 ans." Puis un petit discours latin nous dit que dans le sépulchre l'âme aussi bien que le corps d'Anne Shakespeare sont retenus et l'épithaphe poursuit par cet hommage filial: "Soin maternel, tu as donné et le lait et la vie; pour te remercier d'une telle générosité, je ne peux, hélas! offrir que des pierres. Ah! combien j'ai préférerais qu'à ma prière, le bon ange fit rouler la pierre loin de l'entrée béante de ce caveau, afin que ton esprit en sorte tout comme fit le corps du Christ." Pour longue que soit cette épithaphe, elle ne nous renseigne guère sur les mérites maternels de la défunte car Susannah, après tout, ne la remercie que de lui avoir donné la vie et le lait, ce qui est peu, si on songe à tous les bienfaits que la plupart des enfants doivent à leur mère.

Fut-elle bonne épouse? Shakespeare, en tout cas, ne semble guère l'avoir appréciée et un de ses principaux soucis, au cours de son existence, paraît avoir été de fuir, autant qu'il lui fut possible, le toit conjugal. Il se pourrait même qu'il n'eût épousé Anne Hathaway que malgré lui et pour régulariser la naissance précipitée de cette Susannah à laquelle Anne devait donner la vie et le lait moins de six mois après la cérémonie nuptiale.

William Shakespeare avait dix-huit ans lorsqu'en 1582 il épousa Anne Hathaway, qui en avait vingt-six. Que l'affaire fut pressante, nous en trouvons la preuve dans ce fait que Shakespeare se rendit jusqu'à Worcester, siège de l'évêché, en compagnie de deux fermiers d'un village voisin, afin d'obtenir licence d'épouser "Anne Hathaway de Stratford," après une seule publication de bans. Cette précaution, malheureusement n'était point suffisante pour supprimer le scandale, car, à cette époque, l'Église, pendant de longues périodes, ne célébrait pas de mariages; le dimanche de l'Avant tombait le 13 décembre, et c'est seulement le 1er janvier, octave de l'Épiphanie, que William Shakespeare et sa fiancée déjà rondelle se présentèrent devant les autels.

Entre 1582, date où le mariage eut lieu, et la mort de Shakespeare en 1616, on ne rencontre aucun document contemporain qui fasse allusion à la femme du dramaturge — dit sir Sidney Lee dans le Dictionary of National Biography — sauf l'indication d'un emprunt de 40 shillings qu'elle avait contracté, à une date incertaine, à l'égard de Thomas Whittington, qui avait été auparavant le berger de son père. Les 40 shillings n'avaient pas été restitués lorsque Whittington mourut en 1601, et Whittington chargea son exécuteur testamentaire de récupérer cette somme près du poète pour la distribuer parmi les pauvres de Stratford.

On sait que Shakespeare, enrichi par le théâtre, releva la fin de sa vie à Stratford. Redevint-il alors un époux modèle? Cela ne paraît guère vraisemblable. "Nous l'imagination plus heureuse," dit M. Legouis dans la remarquable préface aux Pages choisies de Shakespeare qu'il a publiées chez Colin — dans la maison de Susannah, mariée au médecin John Hall, qui avait donné au poète une petite-fille. Mais il est à craindre que Shakespeare ne se soit pas trouvé en parfaite communion de pensée avec son genre, lequel inclinait manifestement au puritanisme." De toute façon, le testament de Shakespeare de Susannah. "Il ne légua que sa femme, dit M. Legouis, que "le second million lit," réduisant ainsi son douaire à la portion strictement nécessaire." Encore ajoute-t-il ce don en interligne et comme si l'idée ne lui était venue qu'au dernier moment (ainsi il inscrit en interligne le don de "trois petits tapis de deuil" à trois "camarades") qui doivent assister à ses funérailles." Dans le livre si intéressant sur "Shakespeare, sa famille et ses amis," qu'en 1904 l'éditeur Murray a publié à Londres, ouvrage auquel je suis redevable de plusieurs détails curieux, M. Charles Elton s'efforce d'exposer Shakespeare en disant que, vraisemblablement, la femme du poète fut presque toute sa vie impotente et incapable d'administrer elle-même ses affaires. Libre à nous de nous la représenter sous cet aspect ou encore, reliant l'œuvre de Shakespeare, de voir en Anne Hathaway une mégère que son mari désespéra de pouvoir jamais apprivoiser. — Charles Chassé.

Entre 1582, date où le mariage eut lieu, et la mort de Shakespeare en 1616, on ne rencontre aucun document contemporain qui fasse allusion à la femme du dramaturge — dit sir Sidney Lee dans le Dictionary of National Biography — sauf l'indication d'un emprunt de 40 shillings qu'elle avait contracté, à une date incertaine, à l'égard de Thomas Whittington, qui avait été auparavant le berger de son père. Les 40 shillings n'avaient pas été restitués lorsque Whittington mourut en 1601, et Whittington chargea son exécuteur testamentaire de récupérer cette somme près du poète pour la distribuer parmi les pauvres de Stratford.

On sait que Shakespeare, enrichi par le théâtre, releva la fin de sa vie à Stratford. Redevint-il alors un époux modèle? Cela ne paraît guère vraisemblable. "Nous l'imagination plus heureuse," dit M. Legouis dans la remarquable préface aux Pages choisies de Shakespeare qu'il a publiées chez Colin — dans la maison de Susannah, mariée au médecin John Hall, qui avait donné au poète une petite-fille. Mais il est à craindre que Shakespeare ne se soit pas trouvé en parfaite communion de pensée avec son genre, lequel inclinait manifestement au puritanisme." De toute façon, le testament de Shakespeare de Susannah. "Il ne légua que sa femme, dit M. Legouis, que "le second million lit," réduisant ainsi son douaire à la portion strictement nécessaire." Encore ajoute-t-il ce don en interligne et comme si l'idée ne lui était venue qu'au dernier moment (ainsi il inscrit en interligne le don de "trois petits tapis de deuil" à trois "camarades") qui doivent assister à ses funérailles." Dans le livre si intéressant sur "Shakespeare, sa famille et ses amis," qu'en 1904 l'éditeur Murray a publié à Londres, ouvrage auquel je suis redevable de plusieurs détails curieux, M. Charles Elton s'efforce d'exposer Shakespeare en disant que, vraisemblablement, la femme du poète fut presque toute sa vie impotente et incapable d'administrer elle-même ses affaires. Libre à nous de nous la représenter sous cet aspect ou encore, reliant l'œuvre de Shakespeare, de voir en Anne Hathaway une mégère que son mari désespéra de pouvoir jamais apprivoiser. — Charles Chassé.

REPOSEZ-VOUS A LORD BIRKENHEAD New-York. M. Henry Brockbridge, qui fut secrétaire-adjoint au Département de la guerre sous la présidence de M. Wilson, a écrit une lettre à M. John Dixie, président de l'Association des avocats américains, pour protester contre les critiques que lord Birkenhead a faites récemment au sujet de la politique de l'ex-président Wilson, dans un discours prononcé à Williamstown.

D'aucuns prétendent qu'un voyage trop souvent plus pour contenter sa vanité que pour satisfaire sa curiosité. Il importe toutefois de voyager pour se renseigner et s'instruire.